

## **ANDRÉ MALRAUX HOMOSEXUEL**

Les nombreuses affabulations d'André Malraux ont souvent fait fortune, mais il en est une qui a été ignorée ou passée sous silence. Elle est même totalement oubliée aujourd'hui : il s'est prétendu homosexuel. Inattendu ? Surprenant ? Invraisemblable ? Nous allons montrer qu'il en a bel et bien été ainsi.

### **Préciosité**

André Malraux s'est toujours vêtu avec beaucoup de recherche, de luxe et de préciosité, mais il se surpassait dans le raffinement autour des années 20. Olivier Todd<sup>1</sup> le décrit ainsi :

**Dressé par les dames de Bondy, Malraux soigne ses vêtements, goûte aux tailleurs du quartier de l'Opéra, passe des chemises en soie ou popeline de coton, s'offre des accessoires : écharpes, foulards, cannes, gants de peau, perles pour ses cravates. Il adore les manteaux épais jetés sur ses épaules comme des capes, façon officier de l'Empire. Ses pieds, dit-il, sont délicats, il fréquente les bons bottiers. Cet élégant devient dandy, comme Fernand ou Alphonse Malraux, mais à la mode parisienne.**

Georges Gabory (1899-1978) fut très proche d'André Malraux pendant près de 3 ans, de 1919 à 1922. Il montre ce dandysme lorsqu'il raconte<sup>2</sup> la rencontre avec Max Jacob en novembre 1919 :

**La première fois que Malraux vint offrir à Max Jacob les prémices de son esprit, selon le rite observé par les nouveaux, à le voir si bien habillé — gants de peau, canne à dragonne et perle à la cravate — on l'aurait pris pour un visiteur du dimanche...**

Jean Lacouture<sup>3</sup> rapporte cet extrait et ajoute :

**Georges Gabory [...] ne dit pas si Max se moqua de tant d'apprêts, et probablement ne le fit-il pas, lui qui se vêtit d'un sac mais ne dédaignait pas que l'on fit toilette pour l'honorer. Au surplus, il avait de l'inclination pour la beauté des jeunes gens et, s'il dut vite constater que le jeune homme à la perle n'était pas de ceux qu'aimait le vieux Buonarotti, il trouva sûrement à son goût le regard précocement baudelairien du visiteur de dix-huit ans.**

Ce comportement rien moins que viril appelle des éclaircissements de la part d'un bon témoin, Pascal Pia (1903-1979)<sup>4</sup>, un des amis les plus anciens et les plus constants d'André Malraux. Le témoignage a été recueilli en 1975 par Jacques Legris et François Caradec<sup>5</sup>. Pascal Pia répond à la question : "Est-ce qu'il plaisait aux femmes ?" :

**Jeune, pas spécialement. Un certain nombre lui ont couru après à partir du**

1 Olivier Todd, *André Malraux, une vie*, Gallimard, 2001.

2 Georges Gabory, *Souvenirs sur André Malraux*, Mélanges Malraux Miscellany.

3 Jean Lacouture, *Malraux, une vie dans le siècle*, Le Seuil, 1973 et 1976.

4 On notera la similitude des dates de naissance et de décès de Gabory, Pia et André Malraux (1901-1976) - Clara Malraux (1897-1982) est l'aînée d'André de 4 ans moins deux semaines.

5 *Histoires littéraires* n° 35, juillet-août-septembre 2008.

moment où il a été connu. Il n'était pas tourmenté par des histoires de queue, certainement pas. Même si cela lui plaisait de faire l'amour, j'ai l'impression que cela n'entraînait pas dans ses préoccupations constantes. Il avait d'ailleurs trente-six activités, qui montraient bien qu'il n'avait pas cette préoccupation-là.

### **"Je suis homosexuel"**

Pascal Pia accorde donc à André Malraux un intérêt - limité mais réel - pour les femmes. La surprise est qu'il s'est lui-même prétendu homosexuel, comme le montre un excellent témoignage dans le livre de souvenirs de Georges Gabory<sup>6</sup>. Il rapporte qu'ils avaient coutume de fréquenter « *une boîte de tantes* » à l'angle de la place Ravignan et de la rue Garreau, appelée *La Petite Chaumière*. Et il commente : « *Nous étions jeunes, Malraux et moi, séduits par l'étalage de la dépravation, réelle ou feinte.* » Cet épisode, raconté à Walter G. Langlois qui l'a publié en 1970<sup>7</sup>, est bien connu et a été mentionné par les biographes Lacouture<sup>8</sup> et Cate<sup>9</sup>. Mais le livre écrit par Gabory en 73-76, et paru en 1988, apporte un document supplémentaire que n'ont relevé ni Cate ni Todd<sup>10</sup>. L'histoire se déroule en juin 1922, « l'avant-veille du Grand Prix », au bal Bullier où le couple Malraux avait amené Gabory :

**Il n'était pas minuit, nous attendions en buvant le Champagne obligatoire, quand Malraux se leva et sortit en disant :**

- «Je reviens». Aussitôt sa femme se penchait vers moi, roucoulante et parfumée :

- «Allons, voyons, Gabory, faites-moi la cour !»

La cour ? J'étais bien embarrassé ; je n'avais pas l'habitude, en qualité de «lesbien» j'aimais mieux me la laisser faire sans renoncer pourtant au droit de refuser, sinon de choisir - et puis «faire la cour» à la femme d'un ami dès qu'il a tourné les talons, c'est vulgaire. Surtout si la femme ne vous plaît pas.

Elle frétillait, heureuse de mon embarras qu'elle attribuait, je pense, à la timidité, clignant des yeux, tortillant de la croupe, elle insistait :

- «Dites-moi, est-ce que vous n'avez pas, vous-même... avec André ? Non ? Ah ! Je croyais...»

Elle croyait ! et, parce qu'elle croyait que j'avais couché avec lui, elle voulait coucher avec moi, la femme doit suivre son mari, en outre, un «midinet», c'est inexistant — mais si c'était «André» qui le lui avait fait croire, il se vantait. Ce n'était pas invraisemblable, on en voyait bien d'autres, mais ce n'était pas vrai. Un détail. Le futur colonel savait déjà farder la vérité.

Préparation militaire — et politique. La mort de René Latouche avait dû être singulièrement racontée à la perverse Clara. Heureusement, le lieu se prêtait mal aux intentions de cette vicieuse ridicule et littéraire.

Plus loin, Georges Gabory conclut son récit par :

**Écrivain, voyageur, guerrier, politique, et, sympathisant communiste ou gaulliste militant, camarade ou compagnon, toujours orateur - divers**

6 Georges Gabory, *Apollinaire, Max Jacob, Gide, Malraux & cie*, Jean-Michel Place, 1988.

7 Walter G. Langlois, *A literary friendship : André Malraux and Georges Gabory*, Mélanges Malraux Miscellany, vol. II n° 1, printemps 1970, pp. 3-5.

8 Jean Lacouture, op. cit.

9 Curtis Cate, *André Malraux*, Flammarion, 1994.

10 Olivier Todd, op. cit.

**moyens d'oublier la fin - cet homme public, cet Important n'avait plus rien du jeune homme privé que j'avais connu autrefois, sans aller cependant jusqu'à le connaître, au sens biblique du terme, comme peut-être il l'avait fait croire à sa tendre moitié.**

Dans le même temps qu'il mystifiait Clara, il cherchait – et réussissait - à séduire et s'attirer les bonnes grâces d'hommes de lettres homosexuels déclarés, notoires ou refoulés.

L'appui de Max Jacob (1876-1944), « un homme à fables », dont au tournant de 1920 il fut un visiteur assidu en son 17 rue Gabrielle.

De André Gide (1869-1951), dont il devint un proche, après l'avoir désigné comme « *le critique le plus suivi de notre temps* » et « *le plus grand écrivain français vivant* » dans un article flagorneur de mars 1922.

De François Mauriac (1885-1970) qui s'en souvient dans son *Bloc-notes* : "*Qui connaissait Montherlant ou Malraux quand ils m'apportaient leur premier manuscrit ?*"<sup>11</sup>, et qui ajoute dans ses *Mémoires Intérieurs*<sup>12</sup> : "*Montherlant, Malraux, que j'aurai aimé les premiers feux de vos aurores !*" Lequel Mauriac n'était pas insensible à son physique, puisqu'il écrit plus tard, en 1937, que Malraux était alors un « *petit rapace hérissé, à l'œil magnifique* » qui « *venait se poser au bord de ma table sous ma lampe.* »<sup>13</sup>. Ajoutons que Malraux avait parfaitement compris à qui il avait à faire, et qu'il est allé jusqu'à dire en avril 1929, au moment de la parution de *Dieu et Mammon* : "*Mauriac se retient de céder à ses penchants moins par la crainte du remords que lui donnerait la religion que par la peur de la réprobation bourgeoise*"<sup>14</sup>. Il ajoute que "*l'homosexualité est une arme redoutable contre l'esprit bourgeois*"<sup>15</sup>.

Ces manœuvres séductrices ont été fructueuses puisque, grâce à ces protecteurs, elles ont eu pour résultat son admission auprès des éditeurs Henri Kahnweiler, Bernard Grasset et Gaston Gallimard, qui l'ont publié.

A son tour, lorsqu'il fut devenu important, il fut sollicité, admiré, aimé et flagorné par des homosexuels.

Tel Jean Cocteau (1889-1963), qui dans une lettre de 1935 lui demande conseil ainsi qu'à Gide en vue de se faire admettre au Parti communiste, et qui écrit : "*Tout me dégoûte à mourir sauf l'amour [...] Je vous aime et votre livre.*"<sup>16</sup>. Appréciation de circonstance, puisqu'il écrira plus tard : "*Malraux, illisible*"<sup>17</sup>.

Tel Maurice Sachs (1906-1945), qui a marché sur ses brisées auprès de Max Jacob et André Gide, et qui, lui aussi, a été fort sensible à son physique<sup>18</sup> :

**Il y a dans le cas Malraux du Cocteau, mais tandis que la prestidigitacion est**

11 François Mauriac, *Bloc-notes* t. 4 : 1965-1967, Points, Seuil, 1993.

12 François Mauriac, *Mémoires Intérieurs*, Livre de poche, 1966, et 10 x 18, 2006.

13 François Mauriac, « Le retour du milicien », *Le Figaro*, 11 février 1937, et *Bloc-notes*, t. 1, p. 427.

14 cité par Jean-Luc Barré, *François Mauriac*, Fayard, 2009, p. 438.

15 Robert de Saint-Jean, *Journal d'un journaliste*, Grasset, 1974, pp. 46-47.

16 *Histoires littéraires* n° 39, compte-rendu d'une vente de lettres et manuscrits autographes à Drouot le 20 avril 2009.

17 Jean Cocteau, *Le passé défini*, *Journal*, tome VII : 1960-1961, Gallimard, 2012.

18 Maurice Sachs, *Le Sabbat*, Corrêa, 1946, Le Livre de poche, 1971.

**tout ce qui a fait réussir Cocteau, c'est ce qui a fait du tort à Malraux. [...] Il ne me prit jamais au sérieux, et je ne sais comment cela me fit voir ce qu'il y avait de farce dans son sérieux, de superficiel dans son savoir, mais de savoureux, de beau et d'aimable dans toute sa personne : un grand homme, mais tout en taille. Il me charmait et me faisait peur.**

Tel, plus tard, Roger Stéphane (1919-1994), qui le qualifia de "*Premier dans le siècle*"<sup>19</sup>.

On objectera qu'il fut aussi admiré par bien davantage d'hétérosexuels, comme par exemple Albert Camus ? Certes. Mais personne n'a manifesté un amour aussi profond et inconditionnel que Roger Stéphane.

### **Et ça marche !**

Les pièces suivantes montrent que la mystification a réussi auprès du public, lequel a cru dans les années 20 et 30 à l'homosexualité d'André Malraux : C'est Rémi Kauffer qui rapporte<sup>20</sup> qu'en vue du procès à Phnom Penh, en 1924, la police fait une enquête à Paris sur les deux prévenus André Malraux et Louis Chevasson :

**... la "Sécurité" prête aux deux amis des rapports homosexuels - réputation qui suivra longtemps Malraux dans les rapports des Renseignements généraux.**

Puis, Clara Malraux, qui raconte<sup>21</sup> son arrivée à Pontigny en 1928, et son accueil par Paul Desjardins (1859-1940), organisateur de ces fameuses "Décades" réunissant des intellectuels :

**L'endroit alors s'atteignait par le train. La gare se trouvant à quelques kilomètres de l'Abbaye où se déroulaient les festivités de l'esprit, M. Desjardins venait à pied au-devant de ses hôtes. [...] Le moment vint où M. Desjardins s'approcha de moi. Visage de saint un peu démoniaque, allongé par une barbichette grise, légèrement démodée. « Chère petite madame », me dit-il, avec une élégante douceur, « chère madame, vous êtes très jeune et je comprends toutes les susceptibilités (moi, je ne comprenais pas à quoi il voulait en venir), vous êtes très jeune et votre mari est très jeune (oui, il est même plus jeune que moi). Il a beaucoup de charme. Une fois encore, je comprends toutes les susceptibilités, toutes les inquiétudes même. » [...] « André Gide doit venir passer quelques jours parmi nous, dans notre humble demeure. Si cela peut vous déplaire ou vous inquiéter, dites-le moi. » Soixante ans de respectabilité me surmontant, je n'ai su que marmonner : « Je serai heureuse qu'il vienne » tandis qu'en moi se bousculait un petit discours enragé où il était question « que je m'en fous qu'André lui plaise ou qu'il plaise à André — d'autant plus que j'ai tout lieu de croire que mon époux a le goût des femmes et en ce moment très précisément de moi —, que leurs rapports à Gide et André les regardent, que nous avons lui et moi donné la preuve que nous voulons être libres, que nous avons payé pour cela, que nous avons volé des statues, que j'ai eu un amant, que j'en ai même eu deux, que nous continuerons à faire des choses interdites, que**

<sup>19</sup> Roger Stéphane, *André Malraux premier dans le siècle*, Gallimard, 1996.

<sup>20</sup> Rémi Kauffer, *André Malraux (1901-1976) le roman d'un flambeur*, Hachette, février 2001, p. 55.

<sup>21</sup> Clara Malraux, *Voici que vient l'été*, Grasset, 1973.

**pour le moment, nous nous contentons de participer à la publication d'œuvres érotiques, de goûter aux joies paisibles de l'opium, d'aider de jeunes personnes à se faire avorter, de signer des traites en ignorant comment nous les paierons, que nous avons le goût de la transgression, voilà ». De rage, je bégayais dans mes pensées : « Comprenez que si en ce moment nous jouons à votre jeu, ce n'est qu'un faux-semblant qui durera autant qu'il nous conviendra », achevais-je en moi-même.**

Elle raconte aussi le voyage à Berlin de Gide et Malraux en 1934 :

**En janvier 1934, Gide et Malraux se rendirent à Berlin pour remettre en mains propres, c'est-à-dire à Goebbels, une lettre écrite par eux, qui demandait la libération de Dimitrov... (p. 72)**

**A son retour, André me raconta, amusé, la découverte qu'il avait faite du monde des pédérastes. L'hôtel où Gide et lui avaient débarqué offrait, à ceux qui en avaient le goût, de grandes facilités de rapport avec des adolescents. Cela dès l'ascenseur où le lift-boy semblait prêt à toutes les amabilités. L'endroit avait été signalé à l'oncle André par Roger Martin du Gard qu'il y rencontra d'ailleurs. Ni André ni moi ne soupçonnions jusque-là une organisation aussi complaisante. Pourtant la réputation du Berlin de l'époque aurait pu nous la faire entrevoir. (pp. 215-216)**

On mentionnera enfin le témoignage beaucoup plus tardif de sa compagne Josette Clotis qui tient en mai 1942 dans ses écrits intimes, non destinés à la publication, des propos qui surprennent :

**Il y aura bien une question posée sur les étranges mœurs asiatiques de cet homme à la célèbre froideur, ce nerveux sanguinaire, ce démoniaque dont il n'est pas prouvé qu'il n'ait pas été un peu homosexuel.**

Olivier Todd, qui reproduit ce passage<sup>22</sup>, tiré de l'ouvrage que Suzanne Chantal a écrit en hommage à son amie<sup>23</sup>, ajoute en note : « *A ce jour, rien ne le prouve* ». La question mérite toutefois d'être posée. Todd lui-même fait d'ailleurs un commentaire surprenant à la confidence de Josette « *Il aime faire l'amour le matin. Il aime faire l'amour volontiers. Il aime faire l'amour simplement...* » : « *Toutes les "partenaires" de Malraux n'apprécient pas l'écrivain de la même manière sur ce plan.* » (p. 644) Dans sa conclusion (p. 608) il ajoute : « *S'aimait-il, aimait-il les autres tout en refrénant ses élans ? Il goûtait la fraternité des soldats, l'amitié des prêtres, la compagnie des femmes, ce qui n'est pas aimer les femmes.* » Martine de Courcel exprime la même opinion<sup>24</sup> : « *... il était sensible au charme féminin. Les femmes, leurs coquetteries, leurs astuces l'amusaient... Comme les chats.* »

Mais, comme l'écrit Olivier Todd, à ce jour rien ne prouve cependant qu'il ait vécu des expériences et ait eu des penchants homosexuels. Sa mythomanie s'est exercée auprès de ses compagnes là comme ailleurs. Peut-être pour excuser une virilité défaillante ?

C'est ainsi que l'on peut se demander s'il ne fait pas son propre portrait lorsqu'il dit en

<sup>22</sup> Olivier Todd, op. cit.

<sup>23</sup> Suzanne Chantal, *le Cœur battant*, Grasset, 1976, (pp. 319-320).

<sup>24</sup> *Cahier de l'Herne* n° 43 : *André Malraux*, 1982.

avril 1946 de T. E. Lawrence<sup>25</sup> :

**Il me [Robert de Saint-Jean] dit qu'il ne croit pas que Lawrence était homosexuel.**

**- On classe les gens en homosexuels et hétérosexuels, en blanc et noir, mais entre les deux il y a une grande frange intermédiaire.**

**Il croit que Lawrence n'avait pas de vie sexuelle - sûrement pas avec les femmes, cela est certain - mais que s'il en avait eu une, il aurait probablement couché avec les garçons.**

**Ou alors il était impuissant.**

### **Dans les livres ?**

Enfin, le sujet "Malraux et l'homosexualité" n'aurait pas été traité de façon exhaustive si l'œuvre n'avait été interrogée.

Constatons d'abord la place très mince qu'y ont les femmes, puisque, comme l'a montré Susan Rubin Suleiman<sup>26</sup>, au sens de Roland Barthes dans *S/Z*, les "personnages" féminins de ses six romans sont trois et trois seulement, de plus plutôt secondaires.

Ensuite, un concept très présent mérite d'être examiné. Il s'agit de la "fraternité virile". N'y aurait-il pas là en effet une ambiguïté sexuelle ? De nombreux auteurs (anglo-saxons, bien entendu, car en France une telle hypothèse est impensable) l'ont relevé. Par exemple, John Lehmann<sup>27</sup> qui fut l'éditeur britannique des *Noyers de l'Altenburg* : "le lecteur enclin à tirer des conclusions hâtives pourrait déduire de la «fraternité virile» l'existence d'une déviation pas seulement intellectuelle vers son propre sexe".

Cette notion de "fraternité virile" doit être comprise de façon flexible, et on ne peut manquer de relever une contradiction : alors qu'elle apparaît d'abord entre deux individualités (Gariné-narrateur dans *Les Conquérants*, Claude-Perken dans *La Voie royale*, Katow-Hemmelrich dans *La Condition humaine*), elle se manifeste ensuite dans la collectivité, selon la préface au *Temps du Mépris* : "L'homme privé de la fraternité virile, retranché de la collectivité, doit céder la place à l'individu ouvert à la fraternité, qui puise sa force dans la collectivité..." Par "la collectivité" il faut entendre ici "les communistes", mais dans *Les Noyers de l'Altenburg* il s'agit de la fraternité virile des combattants : "...[Berger] aimait la camaraderie virile, l'engagement sans retour qu'implique le courage". Ainsi, la "fraternité virile" doit-elle être comprise entre individualités ou dans la communauté ? Ne s'agirait-il pas plutôt ici de l'un de ce que Simone de Beauvoir appelait des *flatus vocis* ?

\*

Au terme de cette pérégrination dans les dits et écrits d'André Malraux on ne peut manquer d'être frappé une fois de plus par sa personnalité singulière et par sa propension à l'affabulation. Osera-t-on dire que c'est ce qui fait son intérêt ?

© Jacques Haussy

<sup>25</sup> Robert de Saint-Jean, op. cit., p. 255.

<sup>26</sup> Susan Rubin Suleiman, *Malraux's women : A Re-Vision*, in *Witnessing André Malraux : Visions and Re-Visions*, sous la direction de Brian Thompson et Carl Viggiani, Wesleyan University Press, 1984.

<sup>27</sup> John Lehmann, *Le mythe et l'écrivain*, in *Malraux : être et dire*, sous la direction de Martine de Courcel, Plon, 1976.